

La famille morte

Pierre Lavoie

Numéro 58, 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27348ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lavoie, P. (1991). La famille morte. *Jeu*, (58), 104–106.

la famille morte

À l'image de la petite maison de Duhamel, figure emblématique du paradis perdu, représentée à la manière de ces petites maisons sous verre que l'on retourne pour faire tomber sur elles une fine pluie de neige synthétique, la dernière pièce de Michel Tremblay apparaît à son tour «suspendue» au regard de ses autres œuvres.

Dans cet univers gigogne, les personnages et les situations s'emboîtent et s'enchevêtrent, créant, depuis plus de vingt-cinq ans maintenant, une famille de personnages et d'images récurrents dans la mémoire du spectateur. Peu importe le degré de familiarité du spectateur ou du lecteur avec l'œuvre théâtrale et romanesque de Tremblay, ces êtres lui sont familiers de par un passé composé d'histoires et de récits communs.

La Maison suspendue apparaît comme le couronnement de cette saga familiale, à la fois par une fusion du Cycle des *Belles-Sœurs* et des textes plus ancrés dans le réalisme (*les Anciennes Odeurs*, *le Cœur découvert*), à la fois par la volonté de réconcilier le présent et le passé par l'entremise de Jean-Marc, le «narrateur», à la fois par les clés qui nous sont ici données sur les motivations souterraines qui animent ces personnages depuis la découverte de la scène primitive.

Étonnamment, cette pièce écrite en 1990 semble antérieure au Cycle des *Belles-Sœurs*. N'eût été la présence des personnages de Jean-Marc, de Mathieu et de Sébastien, nos tristes contemporains, *la Maison suspendue* pourrait très bien précéder, dans la généalogie, la création des *Belles-Sœurs*.



«MARCEL — [...] (Il caresse le chat invisible.) On va être bien, ici tous les deux... Tu vas me montrer tout c'qu'y'a à savoir, pis moi j'vas te caresser... [...] On est bien, hein... On est bien, ici... On est bien. On va... être... heureux.»
 Photo : Yves Dubé.



Le thème de la réconciliation développé plus particulièrement dans cette pièce aboutit à des résultats qui ne m'ont pas convaincu. Il est vrai que Jean-Marc, le «double» de l'autre, se réconcilie avec tout un pan de son passé, mais il est par ailleurs encore plus vrai que, dans la structure même de la pièce, la rupture prédomine avec éclat : les conflits entre Josaphat et Victoire et entre Albertine et Édouard connaîtront leur apogée dans une rupture absolue, fondatrice de l'œuvre familiale et fictionnelle.

Si, une fois de plus, la structure élaborée par l'auteur se révèle complexe et habile, le résultat s'avère par contre décevant. L'idée de mettre en présence trois générations séparées l'une de l'autre par quarante ans (1910-1950-1990), structure qui se reflète à son tour dans celle des trois conversations parallèles (Josaphat-Victoire, Édouard-Albertine, Jean-Marc-Mathieu), aurait pu se révéler féconde. Malheureusement, la génération des années quatre-vingt-dix ne fait pas le poids par rapport aux précédentes, ni sur le plan dramatique ni sur le plan thématique. La présence manifeste de l'auteur, déjà tangible dans *le Vrai Monde?*, écrase quelque peu des personnages envahis par cette paternité certes bienveillante mais étouffante. Tremblay n'est pas à son meilleur dans la description du quotidien intimiste, qu'il s'agisse du sien propre, transposé, ou de celui de son «double», Jean-Marc, professeur de français au cégep, dans *les Anciennes Odeurs*, devenu ici professeur d'université.

Les propos tenus par Jean-Marc dans *la Maison suspendue*, fortement teintés d'anti-intellectualisme, sont pour le moins ambigus sous la plume d'un auteur qui a choisi de se refléter en partie dans ce personnage de professeur (*le Cœur découvert* est on ne peut plus explicite en ce sens), auteur qui s'est par ailleurs fait une gloire d'avoir quitté l'école après la onzième année, d'avoir été en quelque sorte le seul et unique artisan de sa réussite.

Le mélange des temporalités, d'une efficacité terrible dans *À toi, pour toujours, ta Marie-Lou*, et d'une beauté poignante dans *Albertine, en cinq temps*, achoppe ici dans une juxtaposition ratée d'univers irréconciliables. Jean-Marc et Mathieu sont des personnages falots, des petits-bourgeois moralisateurs sous leurs grands airs libertaires. En un mot, ils nous ressemblent trop.

«Chacun de ces personnages choisit son propre univers de dérédiction : la rage pour Albertine, le rire pour Édouard, la folie pour Marcel.»
 Photo : Yves Dubé.

Tremblay excelle, par contre, lorsqu'il insuffle sa propre folie créatrice à ces personnages absolument «monstrueux» qui hantent son passé familial — qui est aussi un peu le nôtre — : ces tantes (Albertine), ces oncles (Édouard), ces cousins (Marcel), qui, grâce à l'imagination débordante de Tremblay et à la puissance de son écriture, transcendent la triste vie, la sinistre réalité. Chacun de ces personnages choisit son propre univers de déréliction : la rage pour Albertine, le rire pour Édouard, la folie pour Marcel, la fuite dans la fiction pour la Grosse Femme.

Après *Damnée Manon, sacrée Sandra*, apothéose fulgurante du Cycle des *Belles-Sœurs*, Tremblay a su remonter aux sources de son œuvre. Après *la Maison suspendue*, amalgame de son œuvre théâtrale et romanesque, quelle voie empruntera-t-il? Celle qui est indiquée dans le cinquième tome des «Chroniques du Plateau Mont-Royal», *le Premier Quartier de la lune*? L'apparition finale du jeune Marcel dans *la Maison suspendue*, rappelant celle du Marcel adulte d'*En pièces détachées*, laisse entrevoir, dans son théâtre, tout un monde à explorer, celui de la folie. Mais on ne s'y aventure qu'à ses risques et périls.

MARCEL — Moé, j'peux toute faire! J'ai toutes les pouvoirs! Parce que j'ai mes lunettes! Chus tu-seul... à avoir les lunettes! (Dernière réplique d'*En pièces détachées*, Montréal, Leméac, 1982, p. 92.)

MARCEL — [...] (*Il caresse le chat invisible.*) On va être bien, ici tous les deux... Tu vas me montrer tout c'qu'y'a à savoir, pis moi j'vas te caresser... (*Il se couche sur le dos.*) Tu me chatouilles, Duplessis, tes moustaches me chatouillent... (*Il rit.*) Monte sur mon ventre... C'est ça... étends-toi sur mon ventre... (*Il caresse Duplessis.*) On est bien, hein... On est bien, ici... On est bien. On va... être... heureux. (Dernière réplique de *la Maison suspendue*, Montréal, Leméac, 1990, p. 118-119.)

pierre lavoie